



VEHEMENTER



Lettre d'informations internationales de la Société Augustin Barruel

1^{ère} année - n°5

11 novembre 2006

Saint Martin



« Ô Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous, et pour tous ceux qui n'ont pas recours à vous, spécialement les Francs-Maçons »

Père Maximilien KOLBE

COMLOTS CONTRE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

« L'Église que Jésus-Christ notre Sauveur a fondée sur la pierre ferme, et contre laquelle, selon la promesse du même Sauveur, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, a été si souvent attaquée, et par des ennemis si terribles que, sans cette divine et immuable promesse, il eût paru à craindre qu'elle ne succombât entièrement, circonvenue, soit par la force, soit par les artifices de ses persécuteurs. Ce qui est arrivé dans des temps déjà reculés se renouvelle encore, et surtout à la déplorable époque où nous vivons, époque qui semble être ces derniers temps, annoncés tant de fois par les apôtres, où "viendront des imposteurs marchant d'impiété en impiété, en suivant leurs désirs". Personne n'ignore quel nombre prodigieux d'hommes coupables se sont ligüés dans ces temps si difficiles contre le Seigneur et contre le Christ, et ont mis tout en œuvre pour tromper les fidèles par les subtilités d'une fausse et vaine philosophie, et pour les arracher du sein de l'Église, dans la folle espérance de ruiner et de renverser cette même Église. Pour atteindre plus facilement ce but, la plupart d'entre eux ont formé des sociétés occultes, des sectes clandestines, se flattant par ce moyen d'en associer plus librement un plus grand nombre à **leurs complots et à leurs desseins pervers.**



Il y a longtemps que ce Saint Siège, ayant découvert ces sectes, s'éleva contre elles avec force et courage, et mit au grand jour les ténébreux desseins qu'elles formaient contre la religion et contre la société civile. Il y a déjà longtemps qu'il excita l'attention générale sur ce point, en provoquant la vigilance nécessaire pour que ces sectes ne pussent tenter l'exécution de leurs coupables projets. Mais il faut gémir de ce que le zèle du Saint-Siège n'a pas obtenu les effets qu'il attendait, et de ce que ces hommes pervers ne se sont pas désistés de leur entreprise, de laquelle sont enfin résultés tous les malheurs que nous avons vus. Bien plus, ces hommes, dont l'orgueil s'enfle sans cesse, ont osé former de nouvelles sociétés secrètes.

Dans le nombre il faut indiquer ici une société nouvellement formée, qui s'est propagée au loin dans toute l'Italie et dans d'autres contrées, et qui, bien que divisée en plusieurs branches et portant différents noms, suivant les circonstances, est cependant réellement une, tant par la communauté d'opinions et de vues que par sa constitution. Elle est le plus souvent désignée sous le nom de Carbonari.

Extrait de la Bulle du Pape Pie VII,
Ecclesiam a Jesu Christo,
13 septembre 1821.

LE CHOC DU MOIS, BARRUEL ET « LE COMLOT »



Après la plupart des hebdomadaires et des mensuels français, *Le Choc du Mois* a fait sa Une et a présenté son Dossier de septembre 2006 sur le thème : *Les complots mènent-ils le monde ?* A cette occasion, *Le Choc du Mois* n'a pas manqué de ridiculiser l'abbé BARRUEL et la réalité du complot judéo-maçonnique contre l'Église et contre la société civile. Lu par de nombreux catholiques, ce mensuel travaille donc à les désinformer sur l'origine véritable des événements contemporains. Pour comprendre les influences néfastes que subit *Le Choc du Mois*, il n'est pas inutile de relire l'article publié en juillet 2006 par la revue *Lectures Françaises* (n° 591-592, juillet - août 2006, p. 5-10), lors de la sortie du premier numéro du *Choc du mois*. Tout y est dit... ou presque. Nous remercions les auteurs et l'éditeur pour leur autorisation à reproduire l'article dans *VEHEMENTER*.

La Franc-Maçonnerie, Barruel et « le complot »

Choc en retour

Une nouvelle publication, *Le Choc du Mois*, vient de publier son n° 1 en mai 2006 ; il s'agit de la reprise d'un mensuel du même titre qui, diffusé à partir de décembre 1987, cessa de paraître en 1993.

Cette nouvelle version apparaît étroitement liée à l'hebdomadaire *Minute* dont l'abbé Guillaume de Tanoüarn est un des actionnaires importants ; il a même été le gérant de la SACEN — la société éditrice de *Minute* — jusqu'à ce qu'il en laisse la présidence à Jean-Marie Molitor en juin 2003.

Or le directeur de la nouvelle publication est Jean-Marie Molitor, en même temps directeur de *Minute*. Il est également l'éditorialiste du *Choc* et, en tant que tel, il prend soin de nous avertir que sa revue ne pratiquera l'excommunication contre personne, ne respectera pas « certains tabous » et adoptera « des positions qui pourront paraître hétérodoxes ». Nous allons voir que ce programme est fidèlement tenu, au moins en ce qui concerne ses deux derniers termes.

Le premier débat mensuel a pour thème : « Choc des civilisations mythe ou réalité ? ». Participent à ce débat l'abbé Guillaume de Tanoüarn, devenu directeur du Centre culturel Saint-Paul après avoir été exclu de la Fraternité Saint Pie X, Alain de Benoist, maître à penser de la « Nouvelle Droite », et Christophe Réveillard, historien, chercheur à la Sorbonne. Les intervenants semblent s'accorder pour réfuter l'idée de Samuel Huntington sur le choc des civilisations et constater que la crise de la civilisation occidentale est le véritable problème.

Suite au débat et dans un second article, le simplisme d'Huntington est mis en cause par un ensemble d'intellectuels français interrogés par le *Choc du Mois*.

Dans un entretien avec Dieudonné M'Bala M'Bala, l'humoriste noir fait part de son intention d'être candidat à l'élection présidentielle. Il pense se retrouver face à Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection.

Une tribune libre : « Éloge de l'insécurité » est due à l'écrivain Gabriel Matzneff, dont la présence étonne : cet apôtre de la pédophilie, en effet, n'hésite pas à exposer sa sexualité « plurielle » avec adolescentes et jeunes garçons, aussi bien dans ses livres que sur son site Internet (<http://www.matznetf.com/chrono.htm>). Il est vrai que l'éditorialiste du *Choc du Mois* a pris soin de nous prévenir que le journal ne respectera pas « certains tabous » ; il faut croire que « l'ordre moral » en est un.

Le thème du complot

Un article intitulé « Le neuvième art à l'heure du complot » montre que la bande dessinée, pour être dans le goût du jour, utilise largement le thème du complot. Jean Van Hamme, principal scénariste de séries les plus connues, distingue trois types de complots utilisés par les auteurs de bandes dessinées. Le premier est mené par une organisation qui menace le pouvoir en place (Templiers, Rose-Croix, Francs-Maçons ou Illuminés de Bavière). Le deuxième scénario est le complot interne au gouvernement en place, quand une autre faction veut prendre le pouvoir. Dans le troisième cas, c'est le gouvernement qui complotte contre son propre peuple.

Le Choc du Mois n'hésite pas à donner la parole à un « Franc-Maçon éminent et journaliste à l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux », Jean d'Argelet, qui s'épanche ainsi : « Cela commence à suffire ! Mes frères croient plus aux rapports de force qu'au complot tel que peuvent se l'imaginer ceux qui n'ont jamais été capables d'en monter un. Même les

thèses d'un Augustin Barruel soutenues dans ses Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme, sur le plan secret ourdi par les Francs-Maçons pour renverser la royauté, via la révolution, sont battues en brèche par la critique historique actuelle. » [...] Est-ce pour autant que les complots n'existent pas ? « Si bien sûr, mais ce sont en fait ceux d'une poignée d'illuminés qui créent artificiellement un monde inexistant, plein de secrets et de manigances, pour tromper la tristesse de leur quotidien. »

Que dit la critique historique ?

Nous nous permettons de faire observer au F. : Jean d'Argelet que, bien loin d'être « battues en brèche par la critique historique actuelle », les thèses de l'abbé Barruel sont basées sur des faits qui sont de moins en moins contestés par les historiens sérieux — même si ceux qui sont Francs-Maçons, ou simplement influencés par les idées maçonniques, refusent encore d'admettre le bien fondé de toutes ses conclusions.

C'est le cas du F. : Charles Porset, directeur de recherches au CNRS (Université de Paris IV), rédacteur en chef de la revue *Humanisme — Revue des Francs-Maçons du Grand Orient de France*, secrétaire général de l'Institut d'Études et de Recherches maçonniques (situé rue Cadet, dans les locaux du Grand Orient) et auteur de deux livres très importants : *Mirabeau franc-maçon — Mémoire concernant une association intime à établir dans l'ordre des Francs-Maçons — Lettre sur Cagliostro et Lavater — Des sociétés secrètes en Allemagne — Avec le fac-similé du carnet de Pastoret*, La Rochelle, Rumeur des Ages, 1996, 128 p. —, et *Les Philalèthes et les Convents de Paris. Une politique de la folie. Contribution à l'histoire de l'ésotérisme à la veille de la Révolution française*, Honoré Champion, Paris, 1996, 850 p.

Voici ce que déclarait Charles Porset, le 20 novembre 1995, lors d'un entretien avec le F. : Pierre Ysmal, au sujet de ce dernier ouvrage (Entretien publié dans *Humanisme — Revue des Francs-Maçons du Grand Orient de France*, n° 224-225, décembre 1995, p. 145 à 149.)

« Humanisme : Mais [...] dans votre livre vous nous expliquez que l'histoire des Convents ne s'arrête pas là... et renouvelle la légende du « complot » ?

Charles Porset : En effet, et ça a été ma grande surprise. Vous savez que dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Barruel impute la Révolution aux Maçons, ou plutôt, aux « arrière-loges ». En clair il ne dit pas que les Maçons ont fait la Révolution — il avoue en avoir connu d'excellents —, mais il dit jusqu'à l'hyperbole que certains d'entre eux ont comploté, se sont organisés pour déstabiliser l'Ancien Régime monarchique. Et il cite les *Amis-*

Réunis et, bien sûr, nos *Philalèthes*. Ce qu'il en dit est approximatif et souvent inexact, mais le moins qu'on puisse dire est que Barruel était informé. Il avait été informé par Starck qui, avec d'autres, je pense à Hoffmann, avait dénoncé la collusion existant entre les *Illuminés de Bavière* et certains Maçons français. Or, si l'on savait que Bode — *Illuminaten* allemand — était venu à Paris et qu'il avait rencontré les *Philalèthes*, on ignorait jusqu'à il y a peu la nature exacte de cette rencontre. Rossberg, historien nazi de la Maçonnerie (1942), s'était fait l'écho de propos recueillis par Bode dans son *Journal de Voyage* alors inédit, mais le témoignage venant d'un anti-maçon notoire pouvait paraître suspect. Or ce *Journal* a été publié depuis par un érudit allemand, Hermann Schüttler, et il confirme en tous points l'idée avancée par Rossberg d'une collusion entre les *Illuminaten* et les *Philalèthes*. Davantage, « une loge secrète est alors créée » — la Loge des *Philadelphes* — qui décide de tourner le dos aux folies ésotériques pour se consacrer, dans un cadre maçonnique, au bonheur de l'homme : sont membres de la loge outre Bode et Savalette de Langes, Chefdebien, Beyerlé, Daubermesnil, Le Sage, et... Roettiens de Montaleau — celui qui restaurera l'Ordre après la Révolution. Des correspondances inédites trouvées dans le fonds Kloss de la Bibliothèque du Grand Orient des Pays-Bas, échangées entre Bode, von Busch et le landgrave de Hesse-Darmstadt, que je publie, le prouvent. Nous sommes en plein dans les arrière-loges chères à Barruel ! « Nous sommes convenus, écrit Bode, que [...], pour la France, on adopterait le nom de Philadelphie au lieu d'illuminés et au lieu de M(inervaux) — on pourrait dire des classes préparatoires, des aspirants. [...] ».

H : C'est un scoop ! Mais cette Maçonnerie secrète a-t-elle fonctionné au-delà des pieuses intentions de ses créateurs ?

Ch. P. : Les documents manquent. Mais j'apporterai trois éléments. Le registre des *Amis-Réunis* que j'ai déjà évoqué, précise, à la date de 1789, que des Frères demandent la reprise du *Convent* de Paris à l'occasion de la réunion des États Généraux. La notation est sèche, mais je suppose que ce n'était pas alors pour parler du delta lumineux, mais pour s'organiser fraternellement... en prévision des événements qui s'annonçaient. Montmorency-Luxembourg, qui s'enfuit en Angleterre au premier jour de la Révolution, était membre des *Philalèthes*, mais il n'était pas révolutionnaire. Or dans une très intéressante lettre écrite, à cette époque, à Chataigner il met en cause les *Philalèthes* et explique qu'il n'a jamais voulu céder à leurs pressions mais il ajoute qu'il n'a jamais voulu les trahir — ce qui l'honore ; enfin, Chaillon de Jonville, substitut du Grand Maître de la *Grande Loge*, donc de l'institution qui précède le Grand Orient, dénonce les *Philadelphes* dans un texte qui paraît en 1789 ; il les tient pour responsables des

désordres révolutionnaires. Que dire de plus ? Ces Frères n'étaient-ils pas aux premières loges pour parler de ce qu'ils vivaient ? » (p. 148-149).

Bien sûr, cela n'empêche pas cet auteur — fidèle en cela au double langage qui est de règle chez les FF. — de refuser *in fine* d'admettre nettement l'existence d'un complot maçonnique, alors même qu'il vient d'en détailler les éléments, mais il ne peut tout de même s'empêcher de reconnaître ailleurs l'évidence à propos de Barruel : « le procès qu'on lui a fait doit être instruit en révision » (Charles Porset, notice « Barruel » dans *Encyclopédie de la Franc-Maçonnerie*, Le Livre de Poche, 2000).

Complotisme et anti-complotisme

Si les adversaires catholiques de la Révolution ont depuis longtemps dénoncé les menées souterraines — c'est-à-dire les complots — de l'ésotéro-occultisme et de la Franc-Maçonnerie contre l'Église et contre l'ordre social, il n'en existe pas moins des gens qui s'obstinent, par principe, à nier toute influence des complots et des sociétés secrètes sur les événements historiques ; la plupart d'entre eux sont des partisans des principes révolutionnaires ou sont liés à l'occultisme et à la Maçonnerie. La figure la plus typique à notre époque est celle de Pierre-André Taguieff (du B'nai B'rith), qui apparaît à travers ses écrits, comme un véritable obsédé de l'anti-complotisme.

Mais cette attitude a également ses partisans à l'extrême droite, et pas seulement dans les rangs de la droite révolutionnaire. *Le Choc du Mois* première manière avait déjà pris parti en ce sens avec un article de Xavier Rihoit intitulé « La théorie du complot, forme droitière de la paranoïa » (*Le Choc du Mois*, n° 31, juillet-août 1990, p. 27). Un peu plus tard, Alain de Benoist développait longuement une prétendue « Psychologie de la théorie du complot » dans la revue *Politica Hermetica* (n° 6, 1992) ; ce médiocre pamphlet, paré d'un jargon pseudo-scientifique qui en masquait les insuffisances, visait à ridiculiser ladite théorie, surtout dans ses aspects chrétiens que l'auteur présentait comme complémentaires d'un délire d'interprétation paranoïaque.

Dans un passage intitulé « Paranoïa et influence chrétienne » (p. 21-22), A. de Benoist écrivait : « On ne peut qu'être frappé du caractère fondamentalement *chrétien* d'un certain nombre de thèmes récurrents des théories du complot » ; « on sait qu'à l'origine nombre de ces théories sont apparues en milieu catholique, essentiellement pour combattre l'influence de la Franc-Maçonnerie » ; « la plupart des théories du complot se fondent implicitement sur l'idée d'un ordre naturel que la conspiration viendrait parasiter ou perturber » ; la conspiration est elle-même présentée constamment comme une *contre-Église* » ; « Dans la

littérature conspirationniste, le complot est d'ailleurs régulièrement qualifié de « satanique » ».

Cet anti-christianisme récurrent n'a pas empêché l'abbé Guillaume de Tanoüarn de reprendre, quelques années après, une bonne partie des arguments de son grand ami A. de Benoist dans *La nouvelle revue Certitudes* (n° 4 d'octobre à décembre 2000) en prétendant « récuser les théories complotistes et conspirationnistes par simple honnêteté intellectuelle » (p. 8).

L'influence maçonnique

Mais qu'est-ce donc que cette « thèse du complot », actuellement si dénigrée ? Elle ne consiste pas à imaginer « qu'une main cachée dirige toute l'histoire du monde » depuis ses origines, mais bien à montrer l'existence, « en dessous » de l'histoire apparente, d'un grand nombre de sectes clandestines, de conspirations, de comploteurs, et à leur attribuer une importance décisive, dans les succès des mouvements subversifs qui se sont attaqués à l'Église et aux pouvoirs politiques chrétiens (sans toutefois en faire le seul moteur de l'histoire, comme le prétendent ceux qui caricaturent cette thèse).

Il est certain que le combat « anticomplotiste » est depuis longtemps celui de la Franc-Maçonnerie qui a toujours cherché à déconsidérer l'œuvre de tous les auteurs catholiques (l'abbé Barruel, Mgr Delassus, Mgr Jouin, la R.I.S.S., etc.) qui défendent l'idée d'un complot d'origine satanique dont la Franc-Maçonnerie est l'un des instruments.

Or, l'influence maçonnique de la Grande Loge Nationale Française dans certains milieux de droite est de plus en plus évidente ; elle touche en particulier ceux qui sont liés à la Nouvelle Droite ou aux néognostiques (1) ; l'incroyable tribune offerte à un Franc-Maçon « éminent » dans le *Choc du Mois* en est un indice ; on en trouve d'autres dans certaines critiques publiées à la suite de notre réédition des *Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme*, critiques qui dénoncent l'« obnubilation complotiste » (2) de Barruel et prétendent le disqualifier en s'appuyant sur les travaux d'Augustin Cochin, alors que la maçonologie a fait d'énormes progrès depuis l'époque de Cochin et que d'ailleurs les travaux de ce dernier ne contredisent pas fondamentalement Barruel, contrairement à ce que s'imaginent ceux qui généralement n'ont lu sérieusement ni l'un ni l'autre.

Barruel est si peu réfutable que les historiens, ou prétendus tels, qui ont entrepris de le combattre sont en général obligés de s'appuyer sur de grossières falsifications de ses écrits. Notre revue-sœur *Lecture et Tradition* en a donné — dans l'indifférence générale jusqu'à présent — des exemples aussi caractéristiques que scandaleux dans son n° 347, daté janvier 2006, intitulé « L'abbé Barruel, un historien calomnié » (3).

A quand, puisque la revue affirme ne pratiquer « l'excommunication contre personne », une recension de ce numéro sur Barruel dans *Le Choc du Mois* ?

Jacques VILLEMONAIS et Christian LAGRAVE

(1) Voir au sujet de ces derniers le n° 56, du printemps 2006, du *Sel de la Terre* — la revue des Dominicains

d'Avrillé — dans laquelle notre ami et collaborateur Christian Lagrave étudie « Les hommes et les œuvres de la gnose contemporaine » (Couvent de La Haye aux Bonshommes, 49240 Avrillé)

(2) Michel Toda : « Barruel ou le mythe du complot », *La Nef*, n° 169, mars 2006, p. 39.

(3) *Lecture et Tradition*, n° 347, janvier 2006.

LOUIS DAMÉNIE RÉPOND À L'ABBÉ G. DE TANOÛARN

Louis DAMÉNIE : La Révolution. Phénomène divin, mécanisme social ou complot diabolique ?

(Ed. Dominique Martin Morin, 1988, 162 p)

Polytechnicien, Louis DAMÉNIE (1911-1972) fut un écrivain antimaçonnique de grand renom, collaborateur de *L'Ordre français* ; son livre, *La Révolution. Phénomène divin, mécanisme social ou complot diabolique ?* est remarquable pour comprendre le mouvement révolutionnaire : étudiant en détail la thèse du complot, le problème du mal, les forces révolutionnaires, les sociétés secrètes et les sociétés de pensée, il y compare les conceptions de MICHELET, de BARRUEL, d'Augustin COCHIN, de COPIN-ALBANCELLI, etc. Le préfacier annonce dès la première page que Louis DAMÉNIE répond à la prétendue opposition entre les thèses de BARRUEL et celles de COCHIN. « **On ne trouvera, dans ce petit ouvrage, aucune idée tout à fait nouvelle et originale, mais une trame, un canevas, une synthèse, aboutissements de l'examen comparé de la thèse du Père Barruel et de celle d'Augustin Cochin. Louis Daménie nous montre avec précision comment ces deux thèses, loin de s'exclure mutuellement, se complètent et s'harmonisent** » (Jacques BOISLEVANT, Préface, p. 1).

La lecture de ce livre est fortement conseillé au folliculaire abbé Guillaume DE TANOÛARN qui, sous le pseudonyme de Joël PRIEUR, publie dans *Le Choc du Mois* (n° 4, p. 25) un mauvais papier pour opposer les « fantasmes complotistes » de l'abbé Augustin BARRUEL au génial historien réactionnaire Augustin COCHIN. Discrediter l'abbé BARRUEL, omettre le travail de Louis DAMÉNIE, opposer artificiellement BARRUEL à COCHIN, tout cela prouve, s'il était besoin, que l'article de Joël PRIEUR sert la mauvaise cause, celle des Loges.

GABRIEL MATZNEFF, COLLABORATEUR DU *CHOC DU MOIS*

Avec Gabriel MATZNEFF comme collaborateur, *Le Choc du Mois* n'a pas fait le bon choix. Ce personnage notoirement immoral, acquis depuis longtemps aux idées de la Nouvelle Droite, collaborateur à ses heures de la revue *Éléments*, ami fidèle d'Alain DE BENOIST, possède dorénavant une tribune au *Choc*. Pour que le lecteur puisse se faire une idée du personnage, nous donnons quelques extraits d'un entretien réalisé le 13 novembre 2002 avec Franck DELORIEUX.

www.humanite.presse.fr/journal/2002-11-13/2002-11-13-126968

Franck Delorieux : *Comme en témoignent des livres tels que Les moins de seize ans, Les passions schismatiques, Le sabre de Didi, vous avez participé au mouvement de libération sexuelle.*

Gabriel Matzneff : Ah ! je ne sais pas ! J'ai participé sans participer. Je n'ai rien d'un prosélyte. Comme M. Jourdain fait de la prose sans le savoir, mes écrits ont peut-être aidé la société à devenir un peu moins bête.

Franck Delorieux : *Pensez-vous que tout soit à recommencer ?*

Gabriel Matzneff : Oui, tout est toujours à recommencer. Contrairement à ceux qui ont une idée naïve du progrès des sociétés, je pense que chaque génération doit faire ses propres armes. Chaque adolescent doit faire l'effort de s'affranchir des chaînes que la société prétend lui imposer. La liberté n'est jamais acquise, elle est une perpétuelle conquête. Vous connaissez le mot

de Bolivar sur son lit de mort : « J'ai labouré la mer. » Quand on voit aujourd'hui l'ordre moral étendre son ombre sur la planète entière, on a l'impression, si l'on s'est battu pour la liberté, d'avoir labouré la mer, écrit et agi en vain. Ce n'est, Dieu merci, pas entièrement vrai : nos livres existent, et tant qu'on ne les brûle pas (car il y a des régimes où l'on brûle les livres), les adolescents de l'un et l'autre sexe peuvent les trouver dans les librairies, dans les bibliothèques, ont la possibilité de les lire.

Franck Delorieux : *Là, vous parlez plus d'un point de vue individuel que collectif ?*

Gabriel Matzneff : Non, pas du tout. J'ai publié *les Moins de seize ans* en 1974. Le livre fit l'effet d'une bombe. Mais, dans la même période, Tony Duvert publiait *le Bon Sexe illustré* ; René Schérer, *Émile pervers* ; Guy Hocquenghem, *l'Après-Mai des faunes*. En 1977, Roland Barthes, René Schérer, Guy Hocquenghem, Félix Guattari, Michel Foucault et moi-même, nous avons écrit une lettre ouverte où nous demandions une réforme du Code pénal sur quelques points précis touchant la vie amoureuse des adolescents. Cette réforme du Code pénal a eu lieu mais, hélas ! beaucoup plus tard, au moment où triomphait la pire réaction. Résultat des courses : le Code pénal est aujourd'hui encore plus répressif et plus bête que le précédent. Dans les années soixante-dix, nous avons été naïfs, nous nous sommes nourris d'illusions. Ça, c'est clair. Cependant, je ne regrette pas d'avoir écrit ce que j'ai écrit, j'en suis fier et heureux. Un livre tel que *les Moins de seize ans*, plus les années passent plus il devient scandaleux. Je trouve cela extrêmement flatteur. Demeurer un objet de scandale, c'est le rêve de tout écrivain. Mais c'est aussi fort triste, car ce qui me frappe dans l'ordre moral cuvée 2002, c'est son extraordinaire bêtise. Ces gens sont des cons, ces ligues pour la défense de la vertu sont un misérable conglomérat de refoulés sexuels, de pharisiens incultes et d'imbéciles hystériques.

Franck Delorieux : *Pensez-vous qu'un essai tel que *Les moins de seize ans* ou un roman tel que *Ivre du vin perdu* (1981) seraient plus difficiles à publier de nos jours ?*

Gabriel Matzneff : *Ivre du vin perdu* se trouve dans la collection de poche Folio, *Les moins de seize ans* est constamment réédité chez

Julliard ; mais si ces livres étaient inédits, je suis convaincu que personne n'accepterait de les publier, bien que je sois aujourd'hui beaucoup plus connu que je ne l'étais alors. (...) Voici quelques années, une de ces lamentables officines pour la défense de la vertu a écrit à Antoine Gallimard en lui demandant de ne plus publier mes livres. Inutile de vous préciser que ces zozos n'ont jamais lu une ligne de moi. (...) Ce sont des crétins fanatiques et des canailles. En 1942, ils dénonçaient les Juifs. Quarante ans plus tard, ils dénoncent les amateurs de fruits verts. Les boucs émissaires changent, mais non les sycophantes. (...) Je reviens de Florence où j'ai une nouvelle fois visité la Galerie des Offices. Contemplant avec une émotion toujours neuve ces adolescents de l'un et l'autre sexe qui constituent le thème principal des peintures et des sculptures de ce sublime musée — vierges chrétiennes, vénus païennes, angelots, cupidons, toutes et tous âgés de treize, quatorze, quinze, seize ans —, je me demandais si les touristes qui à longueur d'année se succèdent aux Offices se rendent compte que cet âge est celui de la beauté absolue, celui où l'être humain est le plus digne d'être désiré, d'être aimé. Je crois, hélas ! que la réponse est non. Les gens ne savent plus voir, ils ont de la peau de saucisson sur les yeux. Quinze ans, c'est l'âge idéal de l'amour, et ce sont des filles et des garçons de cet âge que les poètes grecs et latins, les poètes persans, les poètes arabes, les poètes français et italiens de la Renaissance, et certains poètes de l'ère moderne tels que Byron ont célébrés. La France a longtemps été la patrie de Voltaire, mais elle l'est de moins en moins. Elle est en train de devenir la patrie du Père Ubu. Le décervelage est à l'ordre du jour. (...)

Franck Delorieux : *Pour conclure, pensez-vous qu'au nom de la liberté d'expression, on puisse dire tout et n'importe quoi ? Auriez-vous une définition de la liberté d'expression ?*

Gabriel Matzneff : Un artiste, s'il a du talent, peut traiter tous les sujets. En littérature, tout est sujet. Il n'y a pas de bons ou de mauvais sujets, de sujets nobles ou ignobles. Un roman pourrait se dérouler chez Mère Teresa, parmi les saints qui soignent les pauvres, et être un très mauvais roman. Un autre pourrait se dérouler dans un bordel de Calcutta, mettre en scène les pires débauchés, et être un chef-d'œuvre. L'art n'a rien à voir avec la morale, absolument rien.

« Dans l'émission "93, Faubourg Saint-Honoré" diffusée la semaine du 26 janvier 2004, Ardisson a invité, parmi d'autres, Gabriel Matzneff, l'homme qui se vante publiquement de sodomiser les petits écoliers à la sortie des classes et d'aller consommer de la chair fraîche d'enfant dans les pays où la prostitution infantine a des allures d'industrie nationale. **Soyons clairs : Matzneff, si la justice faisait son travail, devrait être en prison puisqu'il a avoué des crimes. Le fait que par un miracle inexplicable il ne se soit trouvé, jusqu'ici, aucun représentant du ministère public pour lui demander des comptes**, n'oblige pas à lui fournir des tribunes pour sa propagande pédomane ».

Pierre LASSUS, *Union française pour le sauvetage de l'Enfance*
<http://www.sauvetage-enfance.org>

« L'ARCHANGE GABRIEL » PAR ALAIN DE BENOIST

« (...) Déjà obsédé par le soleil, l'orthodoxie, la vie à poil, l'antiquité romaine, la "diététique", le suicide et la solitude, Gabriel Matzneff, en 1974, aggravait son cas en avouant une autre obsession : les moins de seize ans. L'essai qui portait ce titre était en quelque sorte un commentaire moderne de l'épigramme de Straton de Sardes : "Seize ans, c'est l'âge divin. Dix-sept ans, je n'oserai y prétendre : Zeus seul y a droit." Explication : "Moi, ce n'est pas la mère que je cherche dans l'amante, c'est l'enfant. Ergo, les moins de seize ans." D'où l'innocence perverse des midi-deux heures et des cinq à sept (l'heure du goûter) entre la patinoire Molitor, la piscine Deligny, le lycée Paul-Valéry et les résultats du bac. (Aveux sans fard, cynisme compris : "Ce qu'il y a d'agréable avec les très jeunes, c'est qu'entre le bahut et papa-maman elles ne sont guère libres, et qu'on ne les a pas tout le temps sur le dos").

S'ajoutait à cette confession, qui n'a surpris que ceux qui le voulaient bien, un engagement résolu en faveur du génie de l'enfance contre la médiocrité satisfaite des grandes personnes qui donnent des leçons de morale du haut de leur suffisance, et contre l'encroûtement familial ("Ah ! la famille ! quelle invention du diable !"). "L'univers où se meuvent les enfants (je veux dire : que leur imposent les adultes), écrivait Matzneff, est pour l'ordinaire d'une telle bassesse, d'une telle vulgarité, d'une telle déliquescence intellectuelle et morale, que c'est faire œuvre sainte que de leur apprendre à les mépriser et de les aider à s'en échapper." Une confidence, enfin : "Si j'aime l'extrême jeunesse, c'est parce qu'elle me rend à la part la plus pure, à ce qu'il y a de meilleur en moi." Avec de tels propos, Gabriel Matzneff ne pouvait évidemment espérer obtenir la médaille en chocolat des associations de parents d'élèves ni le prix du Quai des Orfèvres (section Brigade des mineurs). Il ne pouvait, au contraire, que scandaliser les ligues de vertu et les majorités morales, les esprits pincés, les fesses serrées, les pères-poules et les mâchoires carrées (...). » (Alain DE BENOIST, *Éléments*, n° 60, automne 1986).

LA CONVERSION D'ALPHONSE RATISBONNE, LE 20 JANVIER 1842

« Au milieu de la nuit du 19 au 20 (janvier 1842), je me réveillai en sursaut : je voyais fixe devant moi une grande croix noire d'une forme particulière et sans Christ. Je fis des efforts pour chasser cette image, mais je ne pouvais l'éviter, et je la retrouvais toujours devant moi, de quelque côté que je me tournasse. Je ne pourrais dire combien de temps dura cette lutte. Je me rendormis, et le lendemain, à mon réveil, je n'y pensai plus. J'avais à écrire plusieurs lettres, et je me rappelle que l'une d'elles, adressée à la jeune sœur de ma fiancée, se terminait par ces mots : que Dieu vous garde !... Depuis, j'ai reçu une lettre de ma fiancée, sous la même date du 20

janvier, et, par une singulière coïncidence, cette lettre finissait par les mêmes mots : que Dieu vous garde !... Ce jour-là était, en effet, sous la garde de Dieu. Toutefois, si quelqu'un m'avait dit dans la matinée de ce jour : « **Tu t'es levé juif et tu te coucheras chrétien** » si quelqu'un m'avait dit cela, je l'aurais regardé comme le plus fou des hommes.

Le jeudi 20 janvier, après avoir déjeuné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours. Il était fort étonné de me retrouver à Rome. Je lui en expliquai le motif :

c'était l'envie de voir le pape. « Mais je partirai sans le voir, lui dis-je, car il n'a pas assisté aux cérémonies de la Chaire de saint Pierre, où l'on m'avait fait espérer qu'il se trouverait. » Gustave me consola ironiquement en me parlant d'une autre cérémonie tout à fait curieuse, qui devait avoir lieu, je crois, à Sainte-Marie-Majeure. Il s'agissait de la bénédiction des animaux. Et sur cela, assauts de calembours et de quolibets tels qu'on peut se les figurer entre un juif et un protestant.

Nous nous séparâmes vers onze heures, après nous être donné rendez-vous au lendemain : car nous devions aller examiner ensemble un tableau qu'avait fait notre compatriote, le baron de Lotzbeck. Je me rendis dans un café, sur la place d'Espagne, pour y parcourir les journaux, et je m'y trouvais à peine, quand M. Edmond Humann, le fils du ministre des finances, vint se placer à côté de moi, et nous causâmes très joyeusement sur Paris, les arts et la politique. Bientôt un autre m'aborde, c'était un protestant, M. Alfred de Lotzbeck, avec lequel j'eus une conversation plus futile encore. Nous parlâmes de chasse, de plaisirs, des réjouissances du carnaval, de la soirée brillante qu'avait donnée, la veille, le duc de Torlonia. Les fêtes de mon mariage ne pouvaient être oubliées, j'y invitai M. de Lotzbeck, qui me promit positivement d'y assister.

Si en ce moment (car il était midi), un troisième interlocuteur s'était approché de moi, et m'avait dit : « **Alphonse, dans un quart d'heure tu adoreras Jésus-Christ, ton Dieu et ton Sauveur, et tu seras prosterné dans une pauvre église, et tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, dans un couvent de Jésuites où tu passeras le carnaval pour te préparer au baptême, prêt à t'immoler pour la foi catholique ; et tu renonceras au monde, à ses pompes, à ses plaisirs, à ta fortune, à tes espérances, à ton avenir ; et, s'il le faut, tu renonceras encore à ta fiancée, à l'affection de ta famille, à l'estime de tes amis, à l'attachement des Juifs et tu n'aspireras plus qu'à suivre Jésus-Christ et à porter sa croix jusqu'à la mort !...** » Je dis que si quelque prophète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui : c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie ! Et cependant, c'est cette folie qui fait aujourd'hui ma sagesse et mon bonheur.

En sortant du café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussières. Elle s'arrête, et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique, et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussières me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Frères, qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir ; il me proposa de l'attendre dans la voiture ; je préfèrai sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et je m'informai du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussières me répondit : « C'est un de mes amis, le comte de Laferronnays ; sa mort subite, ajouta-t-il, est la cause de cette tristesse que vous avez dû remarquer en moi depuis deux jours. »

Je ne connaissais pas M. de Laferronnays ; je ne l'avais jamais vu, et je n'éprouvais d'autre impression que celle d'une peine assez vague que l'on ressent toujours à la nouvelle d'une mort subite. M. de Bussières me quitta pour aller retenir une tribune destinée à la famille du défunt. « Ne vous impatientez pas, me dit-il, en montant au cloître, ce sera l'affaire de deux minutes... »

L'église de Saint-André est petite, pauvre et déserte ; je crois y avoir été à peu près seul ; aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée ; je me souviens seulement d'un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas... Bientôt ce chien disparut, l'église tout entière disparut, je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu ! je vis une seule chose ! Comment serait-il possible d'en parler ? Oh ! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable ; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité. J'étais là, prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussières me rappela à la vie. Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées ; mais enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine ; je baisai avec effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâce... Oh ! c'était bien elle !

Je ne savais où j'étais ; je ne savais si j'étais Alphonse ou un autre ; j'éprouvais un si total changement, que je me croyais un autre moi-même... Je cherchais à me retrouver et je ne me retrouvais pas... La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme ; je ne pus parler ; je ne voulus rien révéler ; je sentais en moi quelque chose de

solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre... On m'y conduisit, et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif, que je parlai selon qu'il m'était possible, à genoux et le cœur tremblant.

Mes premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour M. de Laferronnays et pour l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Je savais d'une manière certaine que M. de Laferronnays avait prié pour moi ; mais je ne saurais dire comment je l'ai su, pas plus que je ne pourrais rendre compte des vérités dont j'avais acquis la foi et la connaissance. **Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment du geste, le bandeau tomba de mes yeux ; non pas un seul bandeau, mais toute la multitude de bandeaux qui m'avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la neige et la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.**

Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant... Mais je pleurais ! je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie ; je frissonnais à la vue de toutes mes iniquités, et j'étais stupéfait, attendri, écrasé d'admiration et de reconnaissance... Je pensais à mon frère avec une indicible joie ; mais à mes larmes d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas ! tant d'hommes descendent tranquillement dans cet abîme les yeux fermés par l'orgueil ou l'insouciance ! ils y descendent, ils s'engloutissent tout vivants dans les horribles ténèbres !... Et ma famille, ma fiancée, mes pauvres sœurs ! Oh ! déchirante anxiété ! C'est à vous que je pensais, ô vous que j'aime ! c'est à vous que je donnais mes premières prières !... Ne lèvez-vous pas les yeux vers le Sauveur du monde, dont le sang a effacé le péché originel ? Oh ! que l'empreinte de cette souillure est hideuse ! Elle rend complètement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

On me demande comment j'ai appris ces vérités, puisqu'il est avéré que jamais je n'ouvris un livre de religion, jamais je ne lus une page de la Bible, et que le dogme du péché originel, totalement oublié ou nié par les Juifs de nos jours, n'avait jamais occupé un instant ma pensée ; je

doute même d'en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance ? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'en entrant à l'église, j'ignorais tout ; qu'en sortant, je voyais clair. Je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d'un homme qu'on réveillerait subitement d'un profond sommeil, ou bien par l'analogie d'un aveugle-né qui tout à coup verrait le jour : il voit, mais il ne peut définir la lumière qui l'éclaire et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration. Si on ne peut expliquer la lumière physique, comment pourrait-on expliquer la lumière qui, au fond, n'est que la vérité elle-même ? Je crois rester dans le vrai en disant que je n'avais nulle science de la lettre, mais que j'entrevois le sens et l'esprit des dogmes. Je sentais ces choses plus que je ne les voyais, et je les sentais par les effets inexprimables qu'elles produisirent en moi. Tout se passait au-dedans de moi, et ces impressions mille fois plus rapides que la pensée, mille fois plus profondes que la réflexion,

n'avaient pas seulement ému mon âme, mais elles l'avaient comme retournée et dirigée dans un autre sens, vers un autre but et dans une nouvelle vie.

Je m'explique mal ; mais voulez-vous, Monsieur, que je renferme dans des mots étroits et secs des sentiments que le cœur même peut à peine contenir ?

Quoi qu'il en soit de ce langage inexact et incomplet, le fait positif est que je me trouvais en quelque sorte comme un être nu, comme une table rase... Le monde n'était plus rien pour moi : les préventions contre le christianisme n'existaient plus ; les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace ; l'amour de mon Dieu avait tellement pris la place de tout autre amour, que ma fiancée elle-même m'apparaissait sous un nouveau point de vue. Je l'aimais comme on aimerait un objet que Dieu tient entre ses mains comme un don précieux qui fait aimer encore davantage le donateur.

Extrait de la lettre de M. Marie-Alphonse RATISBONNE
à M. DUFRICHE-DESGENETTES, Fondateur et directeur de
l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires,

Collège de Juilly, 12 avril 1842.



CULTES PAÏENS ET FAUSSES RELIGIONS À ASSISE 2006

Vehementer n° 4 posait la question : « En 2006, les rites diaboliques des païens et des fausses religions à Assise se sont-ils déroulés dans les mêmes lieux qu'en 1986 ou en 2002 ? » Réponse en images...



A L'ANGELICUM, UN MASTER EN « RELIGIONS ET SPIRITUALITÉS NON CONVENTIONNELLES »

ROME, Dimanche 22 octobre 2006 – La chaire instituée par la faculté de Théologie de l'Université pontificale Saint Thomas d'Aquin (UPSTA) et le Groupe de Recherche et d'Information socio-religieuse (GRIS) propose un Master en « Religions et spiritualités non conventionnelles » pour l'année académique 2006-2007. Pour comprendre la nature et les objectifs de cette proposition de formation, Zenit a interviewé le père Marco Salvati, doyen de la faculté de Théologie de l'UPSTA.

Zenit : Quel est le but et l'objet d'un Master aussi original ?

P. Marco Salvati : Le Master est une proposition de formation offerte par la « Chaire des Religions et spiritualités non conventionnelles » (RSNC). Cette dernière a été instituée par

la faculté de Théologie de l'Université pontificale Saint-Thomas de Rome (connue sous le nom d'Angelicum), en collaboration avec le Groupe de Recherche et d'Information socio-religieuse (GRIS). Le Master est un programme de connaissance et d'étude, une approche de haut niveau culturel, qui concerne les nombreuses formes de religiosité ou spiritualité appelées « alternatives ». Le Master prévoit des cours, des séminaires, des conférences et autres activités d'étude. Les professeurs sont des chercheurs spécialistes de la matière ; ils guideront les étudiants dans la connaissance des problèmes généraux et particuliers, des thématiques, des groupes et des mouvements qui sont l'expression concrète de ce que l'on appelle les « religions et spiritualités non conventionnelles » (...).

Suite de l'entretien sur ZENIT.org

BONS LIVRES À LIRE

Étienne COUVERT

- **De la gnose à l'œcuménisme** (*Ed. de Chiré, 2^{ème} édition, 2001, 207 p*)..... **18,30 €**
Préface de Jean Vaquié. Une synthèse historique rigoureuse sur l'évolution de la gnose du XVI^e siècle à nos jours. Indispensable pour bien comprendre les motifs de la crise religieuse contemporaine.
- **La gnose contre la Foi** (*Ed. de Chiré, 1989, 250 p*)..... **12 €**
Avant-propos de Christian Lagrave. Exposé de la permanence de la pensée gnostique à travers les siècles et sa résurgence dans les grands courants de pensée subversive anti-chrétienne (néo-platonisme, humanisme, romantisme).
- **La gnose en question** (*Ed. de Chiré, 2002, 214 p*)..... **16 €**
Préface et postface de Christian Lagrave.
Conclusion générale des précédents volumes sur le même sujet. E. Couvert y expose quelques études complémentaires, répond à certaines objections des lecteurs et présente les controverses auxquelles il a été confronté.

ASSOCIATION RÉPARATRICE ENVERS LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

L'Association Réparatrice envers la Très Sainte Trinité vient d'être relancée. Rappelons l'origine de cette association. Elle fut fondée par l'abbé Douillard, fervent tertiaire de saint François, et approuvée en 1875 par Pie IX. L'œuvre fut inspirée par Jeanne Baillet, tertiaire franciscaine elle aussi. Un jour de janvier 1873, elle pria à Notre Dame de Paris, devant l'autel de la Sainte Vierge, celui-là même qui avait été profané en 1793 par la statue de la déesse Raison.

Étant affligée plus qu'à l'ordinaire de ce crime et des maux qui désolaient les nations chrétiennes, Notre Seigneur lui dit que c'est la Franc-Maçonnerie qui en était responsable, puis il en donna le remède : **« Ce que Je désire, c'est que de bons prêtres, par l'offrande du Très Saint Sacrifice de la Messe, fassent réparation à la Très Sainte Trinité des outrages qui lui sont faits dans ces réunions criminelles. Qu'ils s'unissent trois par trois pour honorer, par cette union, l'adorable Trinité si indignement outragée. Par cette réparation, je m'engage à anéantir ces sociétés impies »**. Cette pratique a été ensuite étendue aux laïcs.

En quoi consiste cette réparation ? Il s'agit de se concerter à trois personnes pour communier le même jour avec l'intention de faire réparation envers la Très Sainte Trinité des outrages qui lui sont faits par la franc-maçonnerie. On peut choisir un ou plusieurs jours (par exemple, tous les dimanches, ou le premier dimanche de chaque mois, etc.). Si la communion n'a pu être accomplie au jour fixé, il faut s'en acquitter dès que possible. Il suffit que les trois communions aient lieu le même jour : peu importe si les associés communient à une heure ou dans un lieu différents.

Nous vous encourageons vivement à participer à cette œuvre de réparation facile mais efficace, et tellement nécessaire à notre époque où abondent blasphèmes et sacrilèges maçonniques. Encore une noble cause à embrasser !

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Couvent des Capucins de Morgon,
69910 VILLIE-MORGON